

Ce que parlaient les marchands arabes Radanites dans le haut Moyen-âge et la différenciation des langues romanes¹

Les observations métalinguistiques constituent souvent une source précieuse lorsqu'il s'agit de déterminer l'évolution des systèmes linguistiques romans à des périodes anciennes, de même que la perception qu'ont les locuteurs de ces systèmes. L'une de celles qui ont fait fortune est la remarque d'un géographe perse du IX^e siècle écrivant en arabe, Ibn Ḥurdādbih (ou Ibn Ḥurradādbih²), qui dans un passage de son livre devenu célèbre, décrit les itinéraires de marchands juifs appelés *rādāniyya* ou *Radanites*, lesquels, selon cet auteur, « parlent le *arabiyya*, le *fārisiyya*, l'*ifranġiyya*, l'*andalusiyya* et le *šaqlabiyya*. » L'intérêt linguistique de cet extrait repose sur l'interprétation de ces six glottonymes, que nous avons laissés sous leur forme originale³.

Abū l-Qāsim ʿUbayd Allāh Ibn Ḥurdādbih est né à Bagdad (en 800 ou 825). Il exerça de hautes responsabilités liées aux services postaux et fut l'ami du calife al-Muʿtamid. Il mourut probablement en 911 et l'on sait qu'il écrivit divers ouvrages, dont il n'a été conservé qu'un traité, de caractère géographique, le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* (Livre des routes et des royaumes)⁴; selon De Goeje il en acheva la rédaction en 846 et réalisa des ajouts postérieurs jusqu'à 885 et probablement au-delà. La partie de l'extrait que nous jugeons la plus intéressante est la suivante, et nous la donnons, pour commencer, dans la traducción de De Goeje :

*Itinéraire des marchands juifs, dits ar-Rādāniyya*⁵

Ces marchands parlent l'arabe, le persan, le romain (grec et latin), les langues franque, espagnole et slave. Ils voyagent de l'Occident en Orient, et de l'Orient en Occident, tantôt par terre, tantôt par mer. Ils apportent de l'Occident des eunuques, des esclaves femelles, des garçons, du brocard, des peaux de castor, des pelisses de martre, et autres pelleteries, et des épées. Ils s'embarquent dans le pays de Firandja (France), sur la mer occidentale, et se dirigent vers al-Faramā ; là ils chargent leurs marchandises sur le dos de chameaux, et se rendent par terre à al-Kolzom. [...] Quelques uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises aux Romains ; d'autres se rendent à la résidence du roi des Francs pour y placer leurs articles.

Quelquefois les marchands juifs, en s'embarquant dans le pays des Francs, sur la mer occidentale, se dirigent vers Antioche (à l'embouchure de l'Oronte). [...]

Itinéraire des marchands russes

Les Russes, qui appartiennent aux peuples slaves [...]⁶

Ces divers voyages peuvent se faire également par terre. Les marchands qui partent de l'Espagne ou de la France se rendent au Sous al-Akçā (le Maroc actuel), et ensuite à Tandja (Tanger), d'où ils se mettent en marche pour Ifrykia (c'est-à-dire al-Kairawān) et la capitale d'Égypte. [...] Quelquefois aussi ils prennent la route derrière Rome, et se rendent, en traversant le pays des Slaves, à Khamlydj, la capitale des Khazares. (Ibn Khordadbeh, 1889, 114-116-nl⁷)

Cet épisode a grandement intéressé les historiens économiques, et ce depuis fort longtemps, et il existe une vaste bibliographie à ce sujet. On a également beaucoup débattu de l'origine géographique de ces marchands, une question à

¹ Ce travail a bénéficié en partie des aides FFI2010-22181-C03-01 du *Ministerio de Ciencia e Innovación* et de l'*Institució Catalana de Recerca i Estudis Avançats* (ICREA-Acadèmia-2008). Nous souhaitons également remercier Maribel Fierro, Kees Versteegh et Dolores Bramon pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans divers aspects historico-linguistiques de la question.

² Pour les translittérations de l'arabe, nous avons suivi les normes de la revue *Arabica*. En règle générale, nous avons préféré donner les traductions de l'arabe des éditeurs, avec des indications sur les termes d'intérêt linguistique en original entre crochets lorsque cela s'avérait nécessaire ; dans les cas où il était important d'être au plus près de l'original, nous avons donné notre propre traduction. Pour le nom de cet auteur, nous nous sommes tenus à ces normes et à la vocalisation du texte arabe de De Goeje et nous avons transcrit Ibn Ḥurdādbih, mais pour les entrées de la bibliographie, nous avons suivi, pour des raisons de localisation bibliographique, la transcription latine de De Goeje (Ibn Khordadbeh), plus phonétique pour ce qui est des voyelles. Dans les citations, nous avons respecté les translittérations originales. L'*Encyclopedia of Islam*, vol. II et d'autres auteurs préfèrent Ḥurradādbih.

³ Nous utilisons le terme 'glottonyme', non pas dans le sens restreint de "nom de langue" mais dans le sens plus général de dénomination de forme (s) de parler.

⁴ *Encyclopedia of Islam*, s.v. Ibn Khurradādbih.

⁵ Barbier de Meynard et De Goeje transcrivent y la voyelle i longue, et yy le suffixe adjectival -iyy (y en position finale).

⁶ Ainsi commence un court extrait interpolé décrivant les routes d'autres marchands septentrionaux, « *al-rūs*, qui sont un type de *šaqlāliba* » Voir, plus bas, les considérations de Pritsak (1970).

⁷ Lorsqu'il s'agit de textes arabes édités avec une traduction et deux paginations, la pagination arabe de l'original et la pagination latine de la traduction, nous avons indiqué avec le suffixe '-na' la pagination arabe et avec '-nl' la pagination latine.

laquelle nous ferons brièvement référence plus loin. L'aspect linguistique a suscité un intérêt moindre, mais non négligeable pour autant ; ainsi, il a eu une répercussion toute particulière dans le cas du catalan : y ont fait référence, après les deux travaux de Bastardas (1977, 1989), Nadal / Prats (1982), Philipp-Sattel (1996), Segarra (1999), Martí (2001), Gimeno (2005) et Ferrando / Nicolás (2011). Les discussions les plus pointues portant sur cet extrait se trouvent dans Roncaglia (1961) et, dans un travail remarquable et très bien documenté, Minervini (1997), auquel nous renvoyons pour des questions historiques plus générales et moins liées à la question linguistique, qui s'y trouvent particulièrement bien traitées.

Nous donnons ici l'original du début de l'extrait, celui qui présente un intérêt linguistique, accompagné d'une glose interlinéaire et nous y joignons une traduction, que nous justifierons plus bas⁸ :

maslak	al-tiġār	al-yahūd	al-rādāniyya	allađīna	yatakallamūna	bi-l- ^c arabiyya
chemin	marchands-déf.	juifs-déf.	Radanites-déf.	qui-nom.pl.	parlent	avec-arabe-déf.
wa-l-fārisiyya	wa-l-rūmiyya	wa-l-ifraṅġiyya	wa-l-andalusiyya	wa-l-ṣaqlabiyya	wa-inna-hum	
et-persan-déf.	et-romain-déf.	et-franc-déf.	et-andalous-déf.	et-slave-déf.	et-part-ils	
yusfirūna [...] ⁹	(Ibn Khordadbeh, 1889, 153-na)					
voyagent [...]						

Itinéraire des marchands juifs, les Rādāniyya, qui parlent l'arabe, le persan, ce qui est parlé à Byzance, en al-Andalus, dans le royaume franc et sur les terres slaves, qui voyagent [...]¹⁰

Avant de faire un peu d'histoire de l'interprétation des termes linguistiques de cet extrait, il convient d'en considérer la datation. Si, comme nous l'avons vu, De Goeje situe la rédaction du texte dans la seconde moitié du IX^e siècle, Pritsak (1970, 243-248) offre des raisons convaincantes pour penser qu'Ibn Ḥurdādbih tout autant qu'Ibn al-Faqīh, qui le cite également, tirent l'épisode des Radanites d'une source antérieure, un pamphlet de Muḥammad b. Ishḥāq, qui se serait basé, pour les Radanites, sur un texte antérieur, de la fin du VIII^e. A ses arguments, on peut ajouter, comme nous l'indiquons plus bas, qu'Ibn Ḥurdādbih déclare que Narbonne « est la dernière ville d'al-Andalus », une donnée qui s'avérerait fautive à l'époque où il écrivait, mais qui était vraie un siècle plus tôt. Il nous faut donc faire remonter les compétences linguistiques des Radanites à une époque encore plus ancienne, le VIII^e siècle.

Examinons maintenant l'histoire de ce fameux extrait. Gaston Wiet (1837, 167) offrit une traduction française de sa partie initiale. Aloys Sprenger copia le manuscrit d'Oxford en 1838 et par la suite, publia, à partir de ses notes, l'extrait original accompagné d'une traduction anglaise (Sprenger, 1844). Signalons l'interprétation erronée de ṣ.q.l.b.y.¹ comme « Sicilian (Italian) », au lieu de « slave ». La Sicile en arabe se dit ṣ.q.l.y.¹ (*ṣiqilliyya*, avec vocalisation) et c'est sous cette forme que le mot apparaît à un autre endroit du même manuscrit (Ibn Khordadbeh, 1889, 80-na). Quatre ans plus tard, Reinaud (1848) offrit une autre traduction française de l'extrait présentant des similitudes avec celle de Wiet. Charles Barbier de Meynard fut le premier à éditer le manuscrit d'Oxford dans son intégralité et le traduisit en français ; pour l'extrait en question, il déclare, en se référant à Reinaud, « Je ne pouvais mieux faire que de conserver la traduction de mon savant et cher maître, en y introduisant un ou deux changements de détails » (Ibn Khordadbeh, 1865, 512-513). Plus tard, en 1889, Michael Jan De Goeje trouve par l'intermédiaire de Carlo Landberg un manuscrit (maintenant à la Nationalbibliothek de Vienne) plus complet et plus clair et en réalise l'édition et la traduction en français. Pour ce faire, il se base sur le nouveau manuscrit et sur la traduction précédente de Barbier de Meynard, lequel révisa la traduction de De Goeje. Dans le cadre de la linguistique romane, le premier à faire connaître l'extrait fut Aurelio Roncaglia, lors d'une communication au IX^e Congrès International de Linguistique Romane de Lisbonne (Roncaglia, 1961). Dans cet article, il affirme, dès le titre, qu'il s'agit d'« un témoignage de distinction consciente entre deux langues romanes » et il identifie ces deux langues. Dans le cas de la linguistique catalane, Joan Bastardas communiqua l'existence de l'extrait et en donna sa propre interprétation au IV^e Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes, en 1976 (Bastardas, 1995 [1977]). Il partait, dans ce premier article, de l'information qu'en donne Ramon d'Abadal (1958) — lequel la recueille de Lévi-Provençal (1950) — et de l'édition

⁸ déf. = morphème de définitude (appelé aussi *article*) ; part. = particule 'emphatique' ; nous n'indiquons le nombre et le cas que pour le pronom relatif.

⁹ Lorsqu'il s'agit de textes arabes édités avec une traduction et deux paginations, la pagination arabe de l'original et la pagination latine de la traduction, nous avons indiqué avec le suffixe '-na' la pagination arabe et avec '-nl' la pagination latine.

¹⁰ Comme on peut le voir dans la traduction française reproduite plus haut, De Goeje (tout comme Barbier de Meynard) isole de la phrase l'antécédent de la relative « Itinéraire des marchands juifs, dits ar-Rādāniyya » pour pouvoir le placer comme titre et, pour ce faire, il lui faut transformer la relative en principale et ajouter « Ces marchands ». Le texte de Blachère / Darmaun (manuscrit d'Oxford), commence par « ḥādā maslak al-tiġār ... » ("Tel est l'itinéraire des marchands..."). Signalons que, comme nous l'avons indiqué, cet extrait apparaît également dans le *Kitāb al-Buldān* d'Ibn al-Faqīh, géographe persan du X^e siècle. Mais cet auteur se limite à écrire « qui parlent le persan, le *rūmiyya*, l'arabe et l'*ifraṅġiyya* ».

de De Goeje que lui fournit Joan Vernet. Douze ans plus tard, il renoue avec ce sujet en prenant en considération l'important travail de Roncaglia (1961), mentionné plus haut.

La question centrale que pose cet extrait est de savoir s'il implique réellement une « distinction consciente entre deux langues romanes », une question qui dépend de la façon dont il convient d'interpréter les termes *arabiyya*, *fārisiyya*, *rūmiyya*, *ifranġiyya*, *andalusiyya* et *ṣaqlabiyya*, ce que parlaient les marchands juifs Radanites. Les deux premiers mots et le dernier n'ont guère suscité de dissensions, alors que l'on est surpris de la profusion d'interprétations à laquelle ont donné lieu les trois autres. Nous offrons ci-dessous un résumé des interprétations réservées à ces trois termes par les différents auteurs qui les ont traduits ou qui en ont traité.

	<i>al-rūmiyya</i>	<i>al- ifranġiyya</i>	<i>al-andalusiyya</i>
Wiet	grec	langue franque	langue espagnole
Sprenger	Rumish	*	Spanish
Reinaud	romain (grec et latin)	langue franque	langue espagnole
Barbier de Meynard	romain (grec et latin)	langue franque	langue espagnole
De Goeje	romain (grec et latin)	langue franque	langue espagnole
Lévi-Provençal, d'Abadal	grec	langue d'oc	roman hispanique
Roncaglia	grec	français	'roman hispanique (incl. catalan et provençal)'
Bastardas	grec	romànic de la costa sota domini franc, català inclòs	iberorromànic de la costa mediterrània
Folena		lingua germanica dei Franchi	varietà di volgare arabo
Batany		'francique'	'variété arabe'
Minervini	greco	varietà gallo- romanza	una delle varietà ibero-romanze
Bramon	les llengües romanes	les llengües franques	andalusí

* Sprenger oublie de traduire *al-ifranġiyya*

Nous laissons de côté les cas évidents, *al-^carabiyya* = arabe, *al-fārisiyya* = persan. Nous ne discuterons pas non plus *al-ṣaqlabiyya* qui, bien qu'il jouisse d'une interprétation unanime dans les sources citées, n'a pas un sens très clair. Pritsak (1970), analysant l'extrait interpolé commençant par « Les Russes, qui appartiennent aux peuples slaves » (cf. la traduction de De Goeje citée plus haut) considère que traduire les dérivés de la racine *ṣqlb* par *slave* est « totally unwarranted » et que la référence au terme *rūs* (cf. note 6) n'est pas très claire.

Bien que les termes offrant « un témoignage de distinction consciente entre deux langues romanes » ou « comparacions entre llengües romàniques » —pour Roncaglia et Bastardas ainsi que la plupart des autres auteurs postérieurs— soient *ifranġiyya* et *andalusiyya*, nous commencerons par analyser le cas de *rūmiyya*, car l'identification du terme aura son importance pour l'identification des deux autres.

Constatons, avant d'entrer pleinement dans le sujet, que nous trouvons à la fois des auteurs qui se limitent à donner une traduction des glottonymes (Wiet, Sprenger, Barbier de Meynard, De Goeje, Lévi-Provençal, Bramon), d'autres qui affirment de façon explicite qu'il convient de les traduire d'une façon particulière (Folena, Batany) et d'autres qui, en outre, donnent une justification de cette interprétation (Roncaglia, Bastardas, Minervini).

Laissons à nouveau de côté Sprenger, qui traduit *rūmiyya* par « Rumish » c'est-à-dire qui se contente de traduire le suffixe adjectival *-iyy* et laisse la racine intacte. Les autres optent soit pour « romain (grec et latin) », soit pour « grec ». Roncaglia (1961, 31-32) justifie ainsi son interprétation : « Il faut d'abord débarasser le terrain de *rūmiyya*. De Goeje traduit : "le roman", qu'il explique, entre parenthèses, "grec et latin". Je ne crois pas que cette explication soit exacte. [...] Dans le texte d'Ibn Khurdādhbih, *rūmiyya* c'est toujours le grec, et dans ce même passage que j'ai cité, les Romains sont bien les habitants de Constantinople, les Byzantins. » Postérieurement, Minervini (1997, 14), dans un article très détaillé et pertinent, défend la même opinion : « non vi è dubbio che in questo contesto per *rūmiyya* si intenda il greco bizantino, essendo i *Rūm* menzionati poco dopo come abitanti di Constantinopoli. » Il est certain que, comme le signalent Roncaglia et Minervini, Ibn Ḥurdādhbih déclare, en parlant des Radanites, « Quelques uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises aux Romains [al-rūm]. » (Ibn Khordādhbeh, 1889, 115-nl ; 154-na). Mais dans un passage ultérieur (cf. la traduction française supra), il écrit qu'ils passent derrière la ville de Rome (*Rūmiyya*) (116-nl ; 155-na). La même Minervini interprète al-Rūm comme « Bisanzio » et souligne l'« oscillante significato » du terme (Minervini, 1997, 9, 14). Vernet (1979 [1950], 63) nous fait savoir ce qui constitue

l'interprétation commune des arabisants : « Esta palabra [Rūm] designa en particular a los romanos y luego por extensión a los bizantinos y en muchos casos a los pueblos cristianos en general¹¹. » Le dérivé adjectival *rūmī* et sa forme nominalisée *rūmiyya* possèdent la même extension sémantique. Dans un contexte spécifique, il peut signifier “grec” (mais pas « toujours », comme l'indique Roncaglia), par exemple dans les extraits suivants : « Barka, Antābulus en *rūmiyya*, c'est-à-dire « cinq villes », [...] Ayās qui est Atarābulus, en d'autres termes « trois villes » dans le parler d'*al-Rūm*. » (Ibn Khordadhbeh, 1889, 91-na). Dans ce cas, il faut interpréter *rūmiyya*, “ce qui est parlé à Byzance” comme “grec”, mais les Radanites passent par d'autres endroits d'*al-Rūm* qui ne sont pas de langue grecque. Ce qui se dégage de l'usage fait du mot dans d'autres cas, c'est que le concept s'applique, de façon générale, à tous les parlers de Byzance. Dans les trois extraits que nous citons ci-dessous, la référence non grecque d'*al-Rūm* est extrêmement claire. Le premier se situe à l'époque de l'Empire Romain, car les guerres judéo-romaines sont des I^{er} et II^e siècles ; dans le second, *al-Rūm* inclut des terres de la péninsule italienne et nous y trouvons une référence à la ville de Rome ; le troisième situe la frontière occidentale d'*al-Rūm* en la séparant du royaume franc :

Cette prédiction [une révélation faite à Jacob] s'est accomplie dans la période écoulée depuis le sac de Jérusalem par les Romains [al-Rūm] et la captivité des Israélites jusqu'à la conquête de la ville sainte par Omar ibn al-Khattāb. (Ibn Khordadhbeh, 1889, 90-nl ; 118-na)

Les autres pays des Romains [bilād al-Rūm] sont, en premier lieu, à l'Occident, Rome [Rūmiyya] et la Sicile, qui est une île. Rome [Rūmiyya], l'ancienne capitale de cet empire, fut la résidence de vingt-neuf rois. (Ibn Khordadhbeh, 1889, 76-nl ; 104-na)

Les montagnes qui le bornent au nord, sur la frontière des Romains [al-Rūm] et des Francs [Firaṅḡa] (Ibn Khordadhbeh, 1889, 65-nl ; 90-na).

Mais l'argument décisif est que si notre auteur avait voulu utiliser un mot désignant “langue grecque”, il n'aurait pas employé *rūmiyya* mais le mot arabe qui est indiqué dans ce cas, c'est-à-dire le substantif féminin *yūnāniyya*, ou bien un syntagme avec l'adjectif *yūnānī*. C'est cette forme qui apparaît, par exemple, dans le célèbre ouvrage d'Al-Mas'ūdī *Les prairies d'or*, légèrement postérieur (première moitié du X^e siècle) et qui contient davantage de références linguistiques. Lorsque Al-Mas'ūdī doit parler plus spécifiquement de la “langue grecque”, c'est ce terme qu'il utilise (nous donnons ici le texte de la traduction française que Barbier de Meynard a joint à l'édition, mais nous y avons souligné certains termes en les accompagnant de leur équivalent arabe original) : « mais leurs noms sont *en grec* [bi-l-yūnāniyya] dans cet ouvrage » (Maçoudi 1861, 185). Dans certains cas, il oppose les termes *yūnānī* (grec) et *rūm* (byzantin) : « des rois *grecs* [al-yūnānayn-gén.pl.] et *byzantins* [al-Rūm-gén.sg.] » (126) ; « les rois du Yémen, de la Perse, de *Roum* [al-Rūm], des *Grecs* [al-yūnānayn], du Maghreb » (395). Lorsqu'il décrit l'ensemble du périple en Méditerranée, réalisé à partir de Tanger, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, il opère une distinction entre Byzance (Rūm) et romain (*rūmiyya*) : « la côte de Syrie, les ports syriens, puis la *côte de Byzance* [saḥal al-Rūm], s'étendant vers le *pays romain* [bilād rūmiyya] jusqu'à parvenir sur la *côte d'al-Andalus* [saḥal al-Andalus]¹². » (265). Par conséquent, chez Ibn Ḥurdābih, *rūmiyya*, en tant que terme linguistique, doit être compris comme dénotant ce qui est parlé dans le Rūm. Si l'auteur avait voulu faire des distinctions, il aurait utilisé *yūnāniyya* pour le grec — et Ibn Ḥurdābih ne pouvait ignorer que le latin et le grec constituaient des langues différentes. La traduction des éditeurs Barbier de Meynard et De Goeje ainsi que celle de Reinaud s'avèrent donc tout à fait justifiées, et *rūmiyya* doit être interprété de façon générique, comme une désignation de tout ce qui est parlé à Byzance, ou sinon de façon plus spécifique, pourvu que les contextes soient suffisamment spécifiques¹³.

Cette interprétation de *rūmiyya* nous offre la clef, comme nous allons le voir, pour une interprétation appropriée des deux autres termes. Car si Ibn Ḥurdābih utilise des désignations précises pour les langues dotées d'une tradition écrite qu'il connaît bien, le persan et l'arabe, il désigne de façon plus générique des ensembles de parlers à partir des unités géopolitiques du moment, notamment le Royaume franc, al-Andalus et l'Empire Byzantin, des unités qu'il a bien présentes à l'esprit et qu'il mentionne à divers moments de son ouvrage. L'interprétation que Pritsak (1970) fait de *saqlab* et de mots liés à lui par dérivation, que nous avons mentionnée auparavant, invite également au choix d'une interprétation générique dans le cas de *saqlabiyya*.

¹¹ Rappelons que *al-Rūm* est le nom de la sourate XXX du Coran, qui commence par « Les Romains ont été vaincus dans le pays voisin ; mais après leur défaite, ils seront vainqueurs dans quelques années. » (Coran XXX, 2). Pour le sens d'*al-Rūm* chez les géographes arabes, voir également Durak (2009).

¹² Cf. la version de Barbier de Meynard de ce passage et son usage de *latin* dans l'interprétation des termes : « la côte de Syrie et de ses villes frontières, la *côte du pays de Roum*, s'étendant jusqu'aux *terres habitées par les Latins*, puis se reliant à la *côte d'Espagne* » (Ibn Khordadhbeh, 1965, 265).

¹³ Bramon (2000, 90) propose la même interprétation ; elle traduit *rūmiyya* par « les llengües romanes » et indique en note que « Cal entendre el grec i/o, més probablement, el llatí. »

Passons maintenant aux différentes interprétations des deux termes qui nous intéressent le plus pour l'histoire des langues romanes, *ifranġiyya* et *andalusiyya*, et aux arguments qui ont été donnés pour les justifier. Wiet, Reinaud, Barbier de Meynard et De Goeje restent délibérément vagues dans leurs traductions (« langue franque », « langue espagnole ») et ne discutent pas de la question. Folena (2002) et Batany (1992, 82) se décantent en faveur d'une langue germanique, le francique, dans le cas de l'*ifranġiyya*, et d'une variété de l'arabe dans le cas de l'*andalusiyya*. Minervini (1997, 16-18) considère qu'*ifranġiyya* « non può che riferirsi a una varietà galloromanza » et qu'*andalusiyya* « designa una delle varietà iberoromanze parlate dalla popolazione autoctona di *al-Andalus*¹⁴ » ; elle conclut que « Ibn Ĥurdābīh [...] fornisce la prima approssimativa classificazione delle lingue dell'Europa medievale, arrivando anche a distinguere —con oltre un secolo di anticipo sulla più antica documentazione romanza— due varietà neolatine¹⁵. » Roncaglia et Bastardas, en revanche, se veulent beaucoup plus précis. Pour Roncaglia (1961, 34-35), l'*ifranġiyya* est le français, la langue de la cour : « c'est la langue parlée à la cour —individualisée précisément comme “langue de cour”— qui les intéressait et qu'ils désignaient par le nom d'*ifranġiyya*. » Il considère que l'*andalusiyya* est le roman péninsulaire, incluant probablement la langue d'oc de la côte. Bastardas (1995 [1977], 115 ; 1995 [1989], 98), de son côté, déclare que par *ifranġiyya*, il faut comprendre « el romànic de la costa sota el domini franc, català inclòs » et que « Per *andalusiyya* cal entendre una cosa així com iberoromànic de la costa mediterrània o el conjunt dels dialectes mossàrabs » (Bastardas, 1995 [1989], 98). C'est-à-dire que l'un situe la limite entre les deux dénominations approximativement à la frontière oil/oc et l'autre, à la frontière catalan / mozarabe. Signalons, enfin, que Lévi-Provençal (1950, 263) interprète *ifranġiyya* comme *langue d'oc*. Et il propose cette traduction : « [...] ces marchands juifs, qui parlent à la fois l'arabe, le persan, le grec, le roman hispanique, la langue d'oc et celle des Esclavons¹⁶. »

Les arguments de Minervini réfutant l'interprétation d'*ifranġiyya* comme le francique semblent convaincants : « *ifranġiyya* non può che riferirsi a una varietà gallo-romanza, l'uso del franccone essendo —a questa altezza cronologica— limitato a ristretti settori dell'aristocrazia settentrionale. » Elle rejette également, à l'instar de Roncaglia, et non sans raison, la possibilité qu'*andalusiyya* se réfère à une variété arabe et elle avance des arguments de poids : « nessun autore musulmano [...] oserebbe mettere in dubbio la fondamentale unità della *arabiyya*, elemento unificatore dell'Islām, trattando l'arabo e un suo dialetto come due lingue distinte ; inoltre la formazione di una varietà di arabo andaluso con caratteristiche ben individuabili risale al X secolo, mancando prima di tale data qualsivasi uniformità negli esiti fonetici, morfosintattici e lessicali » ; elle ajoute que l'auteur fait remarquer le polyglottisme des Radanites en énumérant des langues insolites et non pas de petites variantes¹⁷. L'interprétation d'*ifranġiyya* comme *langue d'oc* par Lévi-Provençal, recueillie par d'Abadal, se base probablement sur une identification, aujourd'hui abandonnée, des Radanites avec le Rhône (*nautae Rhodanici*) établie par Simonsen (1907) et d'autres ; nous renvoyons à Gil (1974, 301-303) pour de plus amples détails¹⁸.

Pour ce qui est des glottonymes *ifranġiyya* et *andalusiyya*, il nous semble que les interprétations plus générales de Minervini vont dans le bon sens. Roncaglia base l'identification d'*ifranġiyya* comme *français* sur le fait qu'il s'agit de *la langue de la cour* : « Ibn Khurdābīh nous apprend que les Radanites se rendaient à la cour du roi des Francs. [...] c'est la langue parlée de la cour [...] qu'ils désignaient par le nom d'*ifranġiyya* » (Roncaglia, 1961, 34-35). Cependant, lorsque, plus haut dans le texte, il déclare en citant Ibn Ĥurdābīh « Ces marchands qui se rendaient à la cour du roi des Francs », il modifie la traduction de De Goeje qu'il a citée un peu avant : « Quelques uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises aux Romains ; d'autres se rendent à la résidence du roi des Francs pour y placer leurs articles. » (Ibn Khordadhbeh, 1989, 115) Il est vrai que le terme *cour* se rapproche de *résidence*,

¹⁴ Bien qu'elle arrive à ces mêmes conclusions, Minervini (1997,14) ne cesse de souligner le caractère générique de ces termes : « la situazione è ben diversa per le altre tre lingue menzionate, il franco, l'andaluso, lo slavo. Si tratta —come si è accennato sopra— di riferimenti assai generici, con cui si intendono individuare in modo approssimativo i gruppi etnico-linguistici fondamentali d'Europa. »

¹⁵ En note, elle précise que « Si tratta del ben noto epitaffio del papa Gregorio V, del 999, in cui si distinguono francese e italiano : < Usus francisca, vulgari et voce latina, Instituit populos eloquio triplici. > » Cette interprétation a souvent été reprise ; signalons toutefois qu'ici *francisca* ne désigne pas une langue romane mais une langue germanique, le francique (Mascaró, sous presse ; Banniard, 1992, 549 ; Thomas, 1990, 90).

¹⁶ Il cite uniquement Wiet (1937, 167), qui donne, cependant, la traduction suivante : « Des marchands juifs, nous dit Ibn Khordadhbeh (vers 848), qui parlent l'arabe, le persan, le grec, les langues franque, espagnole et slave, voyagent [...] ».

¹⁷ Segarra (1999, 127) a défendu, elle aussi, cette interprétation d'*andalusiyya* comme arabe d'al-Andalus : « contrariamente a Bastardas, crec que l'andalusiyya d'aquest text es pot referir a la manera pròpia de l'Al-Andalus de parlar al-arabiyya o llengua àrab », bien qu'elle ne fournisse pas d'arguments et ne cite pas non plus Roncaglia (1961), Folena (1973), Batany (1979), Minervini (1997), qui se sont prononcés, arguments à l'appui, dans un sens ou dans l'autre. Pour la date de la différenciation de l'hipano-arabe, voir Corriente (1977, 1992).

¹⁸ Vernet (1993, 119) reprend, en espagnol, la traduction de Lévi-Provençal que nous avons citée.

mais ce mot est un ajout interprétatif libre de De Goeje et aussi de Wiet ; les autres traductions proposent « d'autres se rendent dans le pays des Francs » (Reinaud, Barbier de Meynard) ; « they go to the country of the Franks » (Sprenger). Il nous faut donc faire ce qu'il convenait de faire dès le début, recourir à l'original. Or, le texte arabe dit « *sārū bi-hā ilā m.l.k Firanġa* ». Etant donné que la forme graphique *m.l.k* peut être vocalisée en *malik* "roi" ou *mulk* "royaume", nous obtenons, avec les gloses, « ils-arrivent avec-elles jusque roi / royaume France-gén. », c'est-à-dire "ils les portent [les marchandises] au roi/royaume des Francs"¹⁹. On ne parle ni de la cour, ni de la résidence.

En ce qui concerne l'identification d'*andalusiyya* comme le roman parlé dans la péninsule, avec inclusion probable de la langue d'oc, Roncaglia justifie l'interprétation en disant que « La différenciation régionale était très peu marquée ; au contraire un grand nombre de traits communs groupait tous les idiomes romans parlés de Lisbonne jusqu'à Saragosse. [...] Il est donc possible —je dirais même probable— que les Radanites [...] aient compris la langue des ports de Provence, la langue de Narbonne, sous le nom d'*andalusiyya*. » (Roncaglia, 1961, 33-36) Bastardas défend sa propre interprétation face à celle de Roncaglia en affirmant que « ja és prou notable que un viatger distingís el bloc hispanoromànic del bloc gal·loromànic en el segle IX, sobretot quan els dialectes locals potser encara no s'havien agrupat en llengües nacionals. » (Bastardas, 1995 [1989], 99) Mais il est également remarquable que le même voyageur ait distingué le bloc catalano-occitan du bloc mozarabe adjacent, ce que défend Bastardas. Il déclare même que « no és possible, sense entrar en un laberint sense sortida, sostenir que, en el segle VIII [sic], un viatger mancat de prejudicis que conegués directament Narbona, podia pensar, basant-se en experiències pròpies, que allò que parlaven els narbonesos era més afí al romànic parlat a al-Andalus que al francès antic » (Bastardas, 1995 [1989], 99-100) Cela est vrai, mais il est tout aussi impossible d'affirmer le contraire, c'est-à-dire qu'il en était moins proche : les données dont nous disposons, notamment celles relatives à ce qui était parlé à Narbonne et en al-Andalus aux VIII^e et IX^e siècles ne permettent de justifier aucune de ces deux affirmations contradictoires²⁰.

Ainsi, toutes les raisons exposées précédemment nous conduisent à penser que l'interprétation de Minervini est beaucoup plus fondée. Mais nous ne considérons pas, pour autant, qu'il s'agisse de l'interprétation correcte. Il conviendrait, nous semble-t-il, de suivre les indications quelque peu indirectes que nous fournissent les orientalistes du XIX^e siècle qui ont attentivement étudié le livre de notre géographe arabe, l'ont édité et l'ont traduit et qui avaient une bonne connaissance de l'époque et de nombreux autres textes semblables. Lorsqu'ils traduisent *rimiyya* par « le romain (grec et latin) », ils interprètent le mot comme un dérivé du nom *al-Rūm* dans son acception de "Byzance" et ils l'interprètent en désignant ce qui est parlé à cet endroit, c'est-à-dire, dans ce cas, deux langues avant tout, le latin et le grec (dans l'état de leur évolution particulière, bien évidemment)²¹. Un terme linguistique tel que ceux utilisés par Ibn Ḥurdāḏbih n'est pas censé désigner nécessairement *une langue*, tel que ce concept est compris aux XIX^e, XX^e ou XXI^e siècles. Chez Ibn Ḥurdāḏbih, on ne trouve pas de référence à d'autres parlers, mais lorsque le géographe Al-Mas'ūdī, que nous avons déjà mentionné, parle de l'Inde et du Sind, régions clairement multilingues, il nous apprend (dans la traduction de Barbier de Meynard) que « La langue du Sind [luga l-Sind] est différente de celle de l-Inde [luga l-Hind] » (Maçoudi, 1861, 381), ce par quoi il faut comprendre que les parlers, ou la façon de parler des deux territoires est différente ; on ne doit pas comprendre qu'il s'est employé à établir qu'il n'existe qu'une seule langue sur chacun de ces territoires. Lorsque Ibn Ḥurdāḏbih nous parle de langues qui lui sont très proches et jouissent d'une tradition écrite, il utilise les termes linguistiques habituels qui s'y réfèrent et il le fait de façon précise. Lorsqu'il parle de lieux éloignés qu'il ne connaît pas personnellement et sur lesquels il dispose d'une information indirecte, il entend simplement nous indiquer quelles sont les aptitudes linguistiques des Radanites : ils connaissaient les parlers de bon nombre des régions qu'ils visitaient. Même si le passage correspond fidèlement à la description des Radanites eux-mêmes recueillie par notre géographe ou par ses sources, l'interprétation la plus plausible reste la même : il serait surprenant que, voyageant d'al-Andalus jusqu'en Chine et des terres slaves jusqu'au nord de l'Afrique et ayant connu des langues aussi variées sur tous ces territoires, ils se soient concentrés avec autant de précision sur les petites différences opposant deux variétés romanes de la Romania occidentale qui, curieusement, correspondraient à deux langues romanes actuelles. Les principaux termes que maniaient les sources écrites et orales d'Ibn Ḥurdāḏbih et celles que lui-même employait étaient ceux des unités géopolitiques clairement identifiables : *al-Rūm*, *al-Andalus*, *Firanġa*, etc. Les formes adjectivales nominalisées dérivées de ces termes font référence, de façon générique, à ce qui était parlé à cet endroit. Ces unités géopolitiques apparaissent citées à diverses reprises dans l'ouvrage : « La terre habitée a été divisée en quatre parties, qui sont l'Europe [Arūfā], qui comprend al-Andalus [al-Andalus], les pays des Slaves [al-

¹⁹ Cette phrase ne diffère pas dans les deux manuscrits originaux, celui qu'édite Barbier de Meynard et celui édité par De Goeje. La vocalisation de Blachère / Darmaun (1957, 29) donne *mulk* ; celle de Minervini donne *malik*. De Goeje devait être influencé par Wiet (1937, 167), dont la traduction est également « d'autres se rendent à la résidence du roi des Francs pour y placer leurs articles. ».

²⁰ Gil (1974, 310-311), s'il ne discute pas des termes linguistiques, considère que le primitif d'*ifranġiyya*, *Firanġa*, désigne « that part of Italy which was under Frankish rule » Encore une autre opinion !

²¹ Comme le fait également Bramon (2000) ; voir la note 13.

ṣaqālib], Byzance [al-Rūm] et le pays des Francs [Firaṅḡa] » (Ibn Khordadbeh, 1889, 155-na²²). Et il serait fort surprenant qu'Ibn Ḥurdādbih ait cru que chacune de ces unités géographiques correspondaient à une langue unique ; sa conception de la distribution des langues devait être aussi réaliste que celle d'un autre géographe, celui-là du X^e, Al-Istahṛī, lequel déclare (cité par Durak 2009, 293) : « People that we included in *Bilād al-Rūm* such as Francia and Galicia have different languages but one religion and one empire, just as in the empire of Islam there are different languages but there is one ruler. » (Notons que Ḡalīqīyya désignait un territoire beaucoup plus vaste que la Galice actuelle.)

Le caractère variable et général de ces termes peut être confirmé par l'exemple de l'usage que le Valencien Ibn Jubayr (1145-1217) fait, beaucoup plus tard du mot *rūmiyya*. Dans le récit de son voyage à travers l'Orient, il parle de langue arabe et de langue persane, mais lorsqu'il parvient en Sardaigne avec son vaisseau, il décrit comment un musulman est capable de parler avec les Sardes parce qu'il connaît la langue qu'ils parlent, la langue rum : « et un des musulmans qui connaissait la *langue rum* [al-lisān al-rūmī] descendit avec un groupe de chrétiens [ḡumla al-rūm] en direction des premiers lieux habités » (Ibn Jubayr, 1907, 36) ; on observe également ici un exemple d'*al-rūm* désignant les chrétiens.

De toute évidence, les glottonymes tout comme les termes généraux désignant des formes de parlers n'ont pas le même sens que celui qu'ils ont dans le monde occidental actuel, douze siècles plus tard. En arabe, *kalām* est plutôt utilisé comme équivalent de fr. *parole*, angl. *speech*, *luḡa* est l'équivalent de *variété dialectale* et *lisān* est utilisé en référence à une langue étrangère ; mais les usages s'avèrent fort variables (cf. *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, s.v. *kalām*, *luḡa*, *lisān*²³). Dans le cas du géographe Al-Mas'ūdī mentionné plus haut, par exemple, *luḡa* a une dénotation plus étendue dans la citation antérieure (« le parler du Sind [luḡa l-Sind] est différent du parler de l'Hind [luḡa l-Hind] ») et il en a une autre correspondant très clairement à *variété dialectale* plus haut dans son texte, quand il compare ce que parlent les arabes avec ce que parlaient les habitants d'al-Xihr, au Yémen actuel, en illustrant son point de vue par deux phrases identiques du point de vue lexical, syntaxique et morphologique et qui ne diffèrent que par la prononciation d'une consonne : « Et leur *dialecte* [luḡa] est différente du *dialecte des Arabes* [luḡa al-ʿarab]. Ils utilisent šīn [=f] au lieu de kāf [=k] et disent des choses comme “[...] kultu lax an taḡʿala llaḏī maʿī fī llaḏī maʿax” [au lieu de l'arabe “kultu lak an taḡʿala llaḏī maʿī fī llaḏī maʿak” ‘je t'ai dit de mettre ce qui est chez moi avec ce qui est chez toi’] et “hal lax fī mā kulta lī [au lieu de l'arabe “hal lak fī mā kulta lī” ‘tu as ce que tu m'as dit ?’] ». (Maḡoudī, 1861, 333)

Ce que nous apprend Ibn Ḥurdādbih, c'est que les Radanites étaient polyglottes et qu'ils n'avaient pas besoin d'interprètes dans bon nombre des territoires à travers lesquels ils voyageaient (en Inde et en Chine, ils en avaient sûrement besoin et dans ces cas-là, évidemment, il ne nous dit rien de leurs aptitudes linguistiques). Il nous indique qu'en revanche, d'autres voyageurs en avaient, eux, besoin : « *al-rūs* [...] ils transportent leurs marchandises à dos de chameaux de Gurgan à Bagdad, où des eunuques *ṣaqḡab* leur servent d'interprètes [lit. “ils leur traduisent”, yatarḡimū ʿan-hum] ». (Ibn Khordadbeh, 1889, 154-na ; je suis ici la traduction de Pritsak 1970, 257²⁴) A partir du moment où l'on évite l'anachronisme qui consiste à considérer que tout terme ayant une référence linguistique doit correspondre à une langue, tel que nous comprenons ce concept aujourd'hui, le problème de la détermination des langues qui correspondent à chacun des termes *rūmiyya*, *ifraṅḡiyya* et *andalusiyya*, qui a suscité tant de désaccords, disparaît d'un seul coup. Il s'agit de dénominations génériques qui doivent être interprétées dans le sens de ce qui est parlé dans une unité géographique particulière. Ce caractère générique du sens des dénominations linguistiques se voit renforcé par une autre considération. Si Ibn Ḥurdādbih, au lieu d'indiquer que les Radanites communiquaient sans interprète sur les trois territoires en question, avait reproduit fidèlement le terme qui désignait le parler et que les Radanites devaient forcément connaître, dans le cas d'al-Andalus, il n'aurait pas employé *andalusiyya*. A cette époque, en al-Andalus, le parler roman avait un nom : on l'appelait habituellement *lisān al-ʿaḡamiyya* (langue étrangère, barbare) ou simplement *al-ʿaḡamiyya* (d'où provient l'actuel esp., cat. *aljamia*). De façon moins courante, on employait *al-laḡinī* ainsi que *al-laḡinī al-ʿāmmī*, qui signifie littéralement —et curieusement— "latin vulgaire²⁵". Un autre élément nous invitant à une certaine prudence vis-à-vis d'interprétations trop précises est que le géographe persan écrit au milieu du IX^e siècle alors

²² Il y ajoute la côte du nord de l'Afrique, « et Tanger jusqu'à la frontière de l'Égypte. » (Ibn Khordadbeh, 1889, 155-na)

²³ Je souhaite remercier Kees Versteegh pour les éclaircissements et les indications bibliographiques portant sur ce sujet, qu'il connaît si bien.

²⁴ Minervini (1997, 9) considère également qu'il peut exister une connexion entre les informations relatives aux Radanites et aux Russes : « a proposito di questi mercanti si trova un'osservazione di tipo linguistico, da leggersi forse in rapporto con quanto appena detto sul poliglottismo dei radaniti : arrivati a Bagdād, i russi si servono d'eunuchi slavi come interpreti. »

²⁵ Simonet (1888, VIII-IX, XXIV-XXIV) mentionne *laḡinī* au X^e siècle ; *ʿaḡamiyya* apparaît à plusieurs reprises chez Al-Khushani (1914), également au X^e siècle.

que l'information qu'il nous rapporte est parfois beaucoup plus ancienne. Ainsi, il situe les limites septentrionales d'al-Andalus à Narbonne : « Et des ports de Cordoue —Grenade— jusqu'à Narbonne [Arbūna], qui est la dernière ville d'al-Andalus [al-Andalus] à côté de la France [Firanġa], il y a mille milles. » (Ibn Khordadbeh, 1889, 89-na) ; or, cette frontière ne décrit pas la situation telle qu'elle était au moment où il écrit, mais celle du siècle précédent, car Narbonne fut conquise par les Francs en 759.

Pour résumer, Ibn Ḥurdāqbih nous fournit des données importantes sur les compétences linguistiques des Radanites, mais nous ne pouvons en aucun cas déduire de ce qu'il écrit dans le célèbre extrait, une quelconque distinction entre les langues romanes²⁶. Le fait qu'il n'utilise ni *yūnāniyya* "grec" ni *aġamiyya* "roman d'al-Andalus" et l'analyse plus détaillée de l'usage que font Ibn Ḥurdāqbih et d'autres auteurs des glottonymes *rūmiyya*, *ifranġiyya* et *andalusiyya* nous indiquent que ces dénominations ne peuvent être interprétées de la même façon que les glottonymes précis *arabiyya* "arabe" et *fārisiyya* "persan". Il ne faut pas seulement reconnaître l'impossibilité qu'il y a à identifier géographiquement ces parlers de façon précise, il nous faut également être prudents lorsque l'on cherche à donner une précision conceptuelle à des termes tels que *ifranġiyya* et *andalusiyya* et nous devons éviter d'appliquer à des termes anciens les concepts linguistiques de notre époque. Certains romanistes nous ont déjà avertis du danger que cela comporte :

In conclusion, it seems to me that very few scholars have attempted to escape the perspective of later times and to determine, as far as they may, just how speakers of Romance/Latin regarded the various forms of speech and writing of their day and see if they themselves interpreted the variety of linguistic phenomena they observed as one 'language' or not. Difficult as it may be to put oneself back into the mental state of a long-dead people of a vanished age, especially one so distant and so different from our own, I believe it to be the most essential of our tasks. We cannot assume that our perspective must have been the same as theirs. (Lloyd, 1991, 15)

It would be a mistake to attribute to the Middle Ages the language attitudes of modern Europe, where the monolingual nation state is regarded as the norm, and where education is based on standard national languages. (Posner, 1993, 276)

Ce type d'anachronisme conceptuel a été déterminé dans de nombreux cas par des facteurs externes. La conception de la langue au XIX^e siècle comme un organisme naturel qui naît, se développe, décline et meurt²⁷ a survécu à travers deux des idées de base qui la constituent : d'une part, que les langues naissent à un moment précis ; d'autre part, qu'elles diffèrent les unes des autres par leur degré de développement qualitatif. La première idée, accompagnée du désir de trouver des origines très lointaines dans des langues avec lesquelles il s'est établi un certain lien émotionnel, explique les efforts de Roncaglia, Bastardas et d'autres pour chercher, pour les langues auxquelles ils se consacraient, des arguments qui justifient une "naissance" très lointaine, remontant au haut Moyen-âge. Naturellement, cela ne s'est pas produit uniquement dans le monde roman. Pritsak, qui, comme nous l'avons vu, a étudié l'interprétation des termes *ṣaqlabiyya* et *rūs* chez les auteurs arabes, décrit ainsi une partie de l'historiographie précédente : « Unfortunately, many authors have developed the "patriotic" habit of indiscriminately replacing the term *ṣaqlab* with the term < Slav, Slavic > » ; « It would be best to replace the word/name *al-Rūs* with the sign X. [...] This position is necessary if we are to mitigate the harm created by various identifications, dictated by sentiments *ad maiorem nationis gloriam* which only impede scholarly progress. » (Pritsak 1970: 248, 243) ; « historians have often substituted political (or patriotic) issues for improved techniques of historical methodology in their discussions [...] and they have used source materials in a biased way. » (Pritsak 1977: 254). La seconde idée, c'est-à-dire la différence qualitative entre les langues, comme nous l'indiquons de façon plus détaillée dans Mascaró (sous presse, soumis), explique l'apparition de théories telles que celles exposées par BADIA (1973, 1984, 1994, 2004) sur les différences qualitatives entre le latin vulgaire pré-catalan et le catalan. La recherche en général, de même, naturellement, que la recherche historique, exige que nous nous distancions de façon adéquate de notre objet d'étude : ce qui est (ou fut) n'est pas nécessairement ce que nous aimerions qu'il soit.

CLT, Universitat Autònoma de Barcelona

Joan MASCARÓ

Bibliographie

²⁶ Pour la discussion d'autres arguments prétendant justifier la distinction entre les langues romanes dans le haut Moyen-âge, nous renvoyons à Mascaró (soumis).

²⁷ « Die Sprachen sind Naturorganismen, die, ohne vom Willen des Menschen bestimmbar zu sein, entstünden, nach bestimmten Gesetzen wuchsen und sich entwickelten und wiederum altern und absterben ; auch ihnen ist jene Reihe von Erscheinungen eigen, die man unter dem Namen 'Leben' zu verstehen pflegt. » (Schleicher, 1873, 8; voir aussi, 24, 32-33). Voir également Mascaró (sous presse).

- Abadal, Ramon d', 1958. *Els Primers comtes catalans*, Barcelona, Teide.
- Al-Khushani, 1914. *Historia de los jueces de Córdoba / por Aljoxani ; texto árabe y traducción española por Julián Ribera*, Madrid, Impr. Ibérica.
- Badia Margarit, Antoni M., 1973. *Els orígens de la frase catalana*, in : Badia Margarit, Antoni M., *La Llengua catalana ahir i avui*, Barcelona, Curial, 11-28.
- 1984. *L'origen de la llengua catalana*, in : [auteurs divers], *Els Països catalans : un debat obert*. València, Eliseu Climent, 95-137 (reproduit dans Badia 2004, 65-107).
- 1994. *Gramàtica de la llengua catalana : descriptiva, normativa, diatòpica, diastràtica*, Barcelona, Enciclopèdia Catalana.
- 2004. *Moments clau de la història de la llengua catalana*, València, Universitat de València (édition d'Antoni Ferrando).
- Banniard, Michel, 1992. *Viva voce : communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, Institut des Études Augustiniennes.
- Bastardas, Joan, 1995 [1977]. *El català preliterari*, in : *ACILLC IV*, 37-64 (reproduit dans Bastardas, Joan, *La Llengua catalana mil anys enrere*, Barcelona, Curial, 109-145).
- 1995 [1989]. *Quan es produí el pas del llatí al català?*, in : *RCat*, 30, 33-47 (reproduit dans Bastardas, Joan, *La Llengua catalana mil anys enrere*, Barcelona, Curial, 73-105).
- Batany, Jean, 1992. *Approches langagières de la société médiévale*, Caen, Paradigme.
- Blachère, Régis / Darmaun, Henri, 1957 [1932]. *Extraits des principaux géographes arabes du Moyen-âge*, Paris, Klincksieck.
- Bramon, Dolors, 2000. *De quan érem o no musulmans : textos del 713 al 1010*, Vic , Eumo.
- Coran, 1967. *Le Coran*, Paris, Gallimard (trad. D. Masson).
- Corriente, Federico, 1977. *A Grammatical sketch of the Spanish arabic dialect bundle*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura.
- 1992. *Árabe andalusí y lenguas romances*, Madrid, Mapfre.
- Durak, Koray, 2009, *Who are the Romans ? the definition of Bilād al-Rūm (Land of the Romans) in medieval islamic geographies*, in : *Journal of Intercultural Studies*, 31.3, 285-298.
- The Encyclopaedia of Islam*, Vol. 3. Leiden, E. J. Brill, 1986.
- Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*. Leiden / Boston , 2006 (éditée par Kees Versteegh).
- Ferrando, Antoni / Nicolás, Miquel, 2011. *Història de la llengua catalana*, Barcelona, UOC.
- Folena, Gianfranco, 2002. *'Textus testis' : caso e necessità nelle origini romanze*, in : Folena, Gianfranco, *Textus testis. Lingua e cultura poetica delle origini*, Torino, Bollati Boringhieri, 3-26.
- Gil, Moshe, 1974. *The Radhanite Merchants and the Land of Radhan*, in : *Journal of the economic and social history of the Orient*, 17.3, 299-328.
- Gimeno, Lluís, 2005. *Aproximació lingüística als inicis de la llengua catalana (segles VIII al XIII)*, Castelló de la Plana, Universitat Jaume I.
- Ibn Jubayr, 1907. *The travels of Ibn Jubayr*. Leyden, E. J. Brill (édition de William Wright, révisée par M. J. de Goeje).
- Ibn Khordadbeh, 1865. *Le livre des routes et des provinces*, in : *Journal Asiatique*, 6/V, . 5-496 (édition et traduction du *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* par C. Barbier de Meynard).
- 1889. *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, Leiden, E.J. Brill (édition et traduction de M. J. de Goeje).
- Lévi-Provençal, Evariste, 1950. *Histoire de l'Espagne musulmane*, Vol. I, Paris, G.-P. Maisonneuve & Cie.
- Lloyd, P. M., 1991. *On the names of languages (and other things)*, in : Wright, Roger (ed.), *Latin and the Romance languages in the early Middle Ages*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 9-18.
- Maçoudi, 1861. *Les prairies d'or*, Paris, Imprimerie Impériale (édition et traduction de C. Barbier de Meynard du *Murūğ al-ḍahab wa-ma'ādīn al-ḡawahir*).
- Martí, Joan, 2001. *Els orígens de la llengua catalana*, Barcelona, UOC / Pòrtic.
- Mascaró, Joan, sous presse. *Sur la définition du mot « langue » : de l'impossibilité à l'invention*, in : Nadal, Josep M. / Chabrolle-Cerretini, Anne Marie (ed.), *L'espace des langues*, Paris, L'Harmattan.
- soumis. *El concepte de llengua i la història de la llengua catalana*.
- Minervini, Laura, 1997. *I mercanti ebrei radaniti e le lingue d'Europa*, in : *CN*, 57.1-2, 7-18.
- Nadal, Josep M. / Modest Prats, 1982. *Història de la llengua catalana*, Barcelona, Edicions 62, v. I.

- Philipp-Sattel, Sabine, 1996. *Parlar bellament en vulgar. Die Anfänge der katalanischen Schriftkultur im Mittelalter*, Tübingen, Narr.
- Posner, Rebecca, 1993. *Latin to Romance, again! ; change or genesis?*, in : Marle, Jaap van (ed.), *Historical Linguistics 1991. Papers from the 10th International Conference on Historical Linguistics*, Amsterdam, John Benjamins, 265-279.
- Pritsak, Omeljan, 1970. *An Arabic text on the trade of the corporation of ar-Rus in the second half of the ninth century*, in : *Folia Orientalia*, 12, 241-259.
- 1977. *The Origin of Rus*, in : *Russian Review*, 36.3, 249-273.
- Reinaud, M., 1848. *Géographie d'Aboulféda*, Vol. I, Paris, Imp. Nationale.
- Roncaglia, Aurelio, 1961. *Le témoignage le plus ancien d'une distinction consciente entre deux langues romanes*, in : *ACILR IX*, 29-37.
- Schleicher, August, 1873. *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft. Offenes Sendschreiben an Herrn Dr. Ernst Häckel*, Weimar, Hermann Boehlau.
- Segarra, Mila, 1999. *Llengua i escriptura en la societat catalana medieval*, in : Gabriel, Pere (ed.), *Història de la cultura catalana*, Vol. I, Barcelona, Ed. 62, 125-150.
- Simonet, Francisco Javier, 1888. *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los mozárabes : precedido de un estudio sobre el dialecto hispano-mozárabe*, Madrid, Establecimiento Tipográfico de Fortanet, impresor de la Real Academia de la Historia.
- Simonsen, D., 1907. *Les Marchands juifs appelés "Radanites"*, in: *Revue des Études Juives*, LIV, 141-42.
- Sprenger, Aloys, 1844. *Some original passages on the early commerce of the Arabs*, in : *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 14.2, 519-526.
- Thomas, Heinz, 1990. *Zur Geschichte von theodiscus und teutonicus im Frankenreich des 9. Jahrhunderts*, in : Schieffer, R. (ed), *Beiträge zur Geschichte des Regnum Francorum (=Beihefte der Francia 22)*, Sigmaringen, 67-95.
- Vernet, Juan, 1979 [1950]. *Un precedente milenario de las modernas teorías racistas*, in : *Boletín de la Sociedad Científica Hispano-Marroquí de Alcazarquibir*, 2, 3-12 (reproduit dans Vernet, Juan, *Estudios sobre Historia de la Ciencia Medieval*, Barcelona, Universidad de Barcelona, 61-70).
- 1993. *El Islam en España*. Madrid, Mapfre.
- Wiet, Gaston, 1837. *L'Egypte arabe, de la conquête arabe à la conquête ottomane*, Paris, Plon.